

LE PETIT JOUEUR DE FLÛTE

Marie-Jeanne Segers

Le texte de Freud *Pour introduire le narcissisme* (1914) m'a beaucoup éclairée dès la première lecture. A la suite de ce texte dense et long, j'ai pensé : « Ah, là, j'ai compris quelque chose ! » Par la contribution de Freud, à la lumière de la psychose un entendement est renouvelé : le psychotique, dit Freud, peut faire ce qu'il veut, il ne peut sortir d'une très spéciale solitude intérieure radicale dans laquelle il se trouve, manière pour Freud de nommer pour la première fois et consacrer un écrit à ce symptôme qu'il baptise : *Narcissisme*.

Un homme se décrivait par une image assez belle : « Je tente de toucher l'autre pour le rejoindre, mais c'est impossible car je suis enfermé dans une bulle et je n'arrive jamais à l'atteindre ». Dans la psychose, une telle description n'est probablement pas articulable comme telle par la parole. Pourquoi en est-il ainsi dans ce qui relève du narcissisme ? Je propose un détour vers l'aube du phénomène.

Deux choses entament le narcissisme du clinicien : la plus fondamentale est cette différence irréductible entre la névrose et la psychose. La seconde est qu'il y a autant de conceptions du monde que d'êtres humains et que nous n'avons à cet égard aucun privilège, si ce n'est celui de la tolérance et de l'intérêt porté à la plongée au cœur de l'univers de l'altérité jusqu'à l'imparlable. Il nous faut inventer encore et encore et le vrai est toujours

neuf. Cependant une modalité narcissique infantile demeure inaltérable, seul le sujet peut en positionner autrement la lecture.

Le texte de Freud contient quantité d'éléments, mais je vais un peu tirer du côté qui m'importe, vous verrez et qui est me semble-t-il quelque chose que nous ne pouvons pas éluder en tant que psychanalystes dans nos associations, nous qui avons pris en charge la transmission de la psychanalyse et engagé notre narcissisme justement dans cette transmission et dans cette pratique clinique qui mobilise, il faut bien le dire, un narcissisme assez particulier. Je ne peux pas ne pas en faire état puisque que, pour moi, c'est une véritable question en raison d'une singulière étanchéité épistémologique entre l'analyse sociale de l'humain et l'analyse individuelle de la cure analytique.

Je disais en mars 2017 : « Faites attention quand vous sortez, vous serez surpris d'être entourés de Narcisses ! » J'ai fait cette expérience hier soir ; j'ai pris l'*Allée verte* pour rentrer à pied à la *Bastille* et quelle ne fut pas ma surprise d'être entourée d'un tapis de Narcisses ; il y en avait partout, à gauche, à droite. Les fleurs de printemps explosent de couleurs d'une intensité obscène et j'ai vécu une impression d'étrangeté qui n'est pas sans rapport avec notre sujet. Un psychotique aurait peut-être pensé : « Comment savent-ils... !!? que nous parlons de narcisses... »

Saisie par la vision de ce que, quel que soit le temps, qu'il pleuve, qu'il vente ou grêle, de toutes les façons au printemps les narcisses se dressent ; ils sont fièrement dressés ; leurs pétales sont largement ouverts et d'un jaune intense. Il n'y a pas de doute, pensais-je, cette fleur mérite bien le nom de « Narcisse »... d'autant qu'elle est éphémère. Si vous connaissez un peu les jardins, vous aurez observé qu'elle disparaît et flétrit de manière particulièrement moche et pathétique, jusqu'à la prochaine poussée de sève au printemps suivant car les bulbes persistent de manière souterraine, à moins qu'ils soient retirés de la terre.

Simple anecdote ? Non, le récit du bref échange qui suivit mon intervention ce jour là à Paris, donne à l'incident une portée singulière. En effet, une charmante collègue vient très aimablement me chuchoter à l'oreille avec un sourire bienveillant : « Marie-Jeanne... ce ne sont pas des Narcisses, ce sont des Jonquilles ! » Sa sollicitude bienveillante s'est trouvée aggravée par le fait que notre sympathique collègue se prénomme aussi : « Marie-Jeanne » ; ce qu'elle me rappelle à chaque occasion.

A ce moment-là, j'eus un instant d'inquiétante étrangeté et une immense solitude s'empara de moi après une séquence qui appelle ici deux remarques au moins : (1) Pourquoi ne délirons-nous pas plus souvent ? (2) Chacun est frappé par cette difficulté très grande qui résulte de la rencontre d'un corps parlant pris dans le réel du corps et dans la parole. Le Réel du miroir n'est pas apprivoisé une fois pour toutes, comme ce serait le cas pour une affaire classée sans suite.

Les « Narcisses » de l'*Allée verte* en mars 2017 à Paris me permettent de faire un lien avec le point central me semble-t-il : le caractère décisif et irréductible de la constitution du grand Autre maternel chez l'enfant, dont résulte l'Imaginaire et le Symbolique du miroir, qui n'est pas le Réel. Les particularités de son advenue vont attirer à elles le poids de ce Réel, les interprétations, la tolérance à l'ambiguïté, au malentendu, la capacité d'entendre l'autre sans en être déconstruit. On vient à l'analyse avec cette « donne » partiellement folle qu'est la « promesse de l'aube » implicite à l'accueil qui nous est réservé. Cette promesse n'aura pas pris une ride au crépuscule de la vie. Les gens âgés parlent de leur petite enfance avec un bonheur répété. Elle aura été relue autrement à plusieurs reprises dans la cure analytique.

Stéphane Thibierge nous en a parlé. Christian Dubois et Etienne Oldenhove échangent nos formulations sur les conditions de la constitution primitive de ce symptôme qui nous accompagne : le *Narcissisme*. Nous allons ainsi pouvoir enchaîner à la suite de Stéphane Thibierge pour dire encore cette antinomie : « le Réel du corps à partir duquel nous parlons et le Un ». Personne n'échappe aux conséquences des conditions singulières du passage par l'élaboration du grand Autre maternel.

Les propos qui précèdent relatent des éléments disparates, en apparence seulement. De fait, ils viennent contribuer à cette bizarrerie de la position du sujet humain du fait qu'il parle. Cette bizarrerie est exprimée par Octave Manonni lorsqu'il écrit à propos du narcissisme : « On a dit que Freud avait fait ainsi son "auto-analyse". Or, il a écrit : "*L'auto-analyse est réellement impossible. Je peux seulement m'analyser au moyen de ce que j'apprends du dehors (comme si j'étais un autre). S'il en était autrement, il n'y aurait pas de maladie*". Ainsi il est possible de s'analyser – comme un autre – et ce n'est pas une auto-analyse. Fliess, sans avoir rien fait pour cela, par sa seule existence (il n'était même pas là, à Berlin), en mobilisant le désir inconscient, a rendu cette étrange aventure possible, et c'est Freud qui a

fait qu'elle puisse se répéter, et elle se répète tous les jours. Même, bien entendu, chez les analystes qui ne le savent pas. »¹

Tout comme les Narcisses, les exemples sont nombreux. Telle cette lettre trouvée en 2010 sur un banc public en face du collège élitiste de Bruxelles, Saint-Michel, lettre anonyme posée sur les bancs. D'une teneur littéraire remarquable, il semble assez probable qu'elle émane d'un jeune fréquentant le Collège. Le titre est actuel je trouve : « *Morts au monde de n'être jamais nés* ». J'ai emporté cette lettre pour réfléchir au « chaos des enfants », troublée par le fait qu'un jeune ait trouvé des formulations aussi justes, plus justes que les nôtres souvent avancées si péniblement. Pour dire que lorsqu'il est nourri de non sens, le narcissisme invente la mort. Je travaille actuellement ce sujet par ailleurs.

Le texte de cette lettre est exemplaire pour parler de la clinique psychanalytique. Je n'ai pas encore trouvé de lieu ouvert à la clinique pour en faire état. La référence à ce trait est simplement amenée ici pour indiquer à quel point le *Narcissisme* est bien peu euphorique. Son exhibition est, au contraire, presque toujours tragique. Je remercie Etienne d'avoir donné des exemples et cité le texte de Freud sur la mélancolie. Le tonneau des Danaïdes se vide, une jeunesse est très en difficulté. Il n'y a aucune raison de s'étonner des identités meurtrières qui fleurissent aujourd'hui. Une difficulté narcissique grave traverse le monde ; elle nous réduit de plusieurs manières de l'exil à l'errance.

Alors vous allez dire : « Tout cela est bel et bien, mais enfin on voudrait quand même comprendre le titre : « Le petit joueur de flûte ? » Il se trouve que j'ai beaucoup écouté Brassens, qu'une de ses chansons s'intitule « *Le petit joueur de flûteau* » et représente deux modalités de narcissisme. Toutefois, c'est un jeune garçon de onze ans, un petit joueur de flûte, qui est la véritable muse de cette citation.

Avant d'y venir, voici d'abord quelques strophes de Brassens représentant une époque où nous n'avons pas mesuré la gravité des propos derrière le sourire du chanteur.

1. Octave Mannoni, *Freud*, Editions du Seuil, p. 63 (1968).

Le petit joueur de flûteau

Le petit joueur de flûteau
Menait la musique au château.
Pour la grâce de ses chansons
Le roi lui offrit un blason.
« Je ne veux pas être noble,
Répondit le croque-note,
Avec un blason à la clé,
Mon *la* se mettrait à gonfler ;
On dirait, par tout le pays,
« Le joueur de flûte a trahi. »

Et mon pauvre petit clocher
Me semblerait trop bas perché ;
Je ne plierais plus les genoux
Devant le Bon Dieu de chez nous ;
Il faudrait à ma grande âme
Tous les saints de Notre-Dame ;
Avec un évêque à la clé,
Mon *la* se mettrait à gonfler ;
On dirait, par tout le pays,
« Le joueur de flûte a trahi. »

Et la chambre où j'ai vu le jour
Me serait un triste séjour,
Je quitterais mon lit mesquin
Pour une couche à baldaquin ;
Je changerais ma chaumière
Pour une gentilhommière
Avec un manoir à la clé,
Mon *la* se mettrait à gonfler ;
On dirait, par tout le pays,
« Le joueur de flûte a trahi. »

(Je restitue ici la totalité de la chanson suite au commentaire pertinent de
Valentin Nusinovici)

Je serais honteux de mon sang,
Des aïeux dont je descends,
On me verrait bouder dessus
La branche dont je suis issu, Je voudrais un magnifique
Arbre généalogique ;
Avec du sang bleu à la clé,
Mon la se mettrait à gonfler,
On dirait, par tout le pays,
« Le joueur de flûte a trahi. »

Je ne voudrais plus épouser
Ma promise, ma fiancée,
Je ne donnerais pas mon nom
A une quelconque Ninon,
Il me faudrait pour compagne
La fille d'un Grand d'Espagne ;
Avec un' princesse à la clé
Mon la se mettrait à gonfler ;
On dirait, par tout le pays,
« Le joueur de flûte a trahi. »

Le petit joueur de flûteau
Fit la révérence au château.
Sans armoiri's, sans parchemin,
Sans gloire, il se mit en chemin
Vers son clocher, sa chaumine,
Ses parents et sa promise...
Nul ne dise, dans le pays,
« Le joueur de flûte a trahi. »

« Et Dieu reconnaisse pour sien
Le brave petit musicien ! »

Brassens est un homme d'esprit qui ajoute les dernières lignes en connaissance de cause.² Le clin d'œil est surprenant : il annule la représentation implicite de deux narcissismes : il n'en existe bel et bien qu'un seul pour le joueur de flûteau, celui qui le maintiendrait dans une position aimable au regard de Dieu. La particularité du travail de l'analyste consiste à se mettre dans une position d'effacement, d'écoute active assez étrangère au narcissisme courant.

L'histoire de la flûte a un autre écho, celui d'un enfant de 11 ans amené par ses parents en consultation. L'enfant souffrait d'insomnies. Aîné exemplaire de famille nombreuse, étudiant bilingue studieux, il faisait aussi avec succès du sport, de la musique et apprenait des langues étrangères ; oui c'était il y a longtemps. Sa mère me raconta qu'en sortant d'une séance il avait déclaré : « Ma flûte joue mieux quand je sors de chez Mme Segers ». Une parole adressée, la sienne, pouvait être opérante à la condition de lui réserver un blanc, un vide, l'espace d'un souffle. Ainsi recueille-t-on la grâce naturelle d'une expression enfantine aux antipodes du champ utilitariste du quotidien. Mis en œuvre par qui ? Les parents sans aucun doute, avec la meilleure intention du monde.

Une écoute inspirée par la psychanalyse opère toujours n'en déplaît aux pessimistes et, je dirais même plus, nous serons peut-être prochainement les seuls à offrir une écoute clinique digne de ce nom. Le trou d'air de la flûte, le plus modeste des instruments de musique, le souffle du petit joueur ne fait plus écho au narcissisme contemporain, à bout de souffle faute de trou ou alors parce qu'il y a trop de trous ou que le « *la* » s'est mis à gonfler.

Monsieur Melman indiquait aux Journées sur le Réel en 2015 : « Dans le nœud borroméen, ce dont il s'agit de faire tenir dans le tissage, ce n'est pas une paire de chaussettes ni même un corps féminin ». C'était, si vous vous en souvenez, à propos de l'emballage au Japon. « Vous avez raison, ce qu'il s'agit de faire tenir, ce n'est jamais qu'un trou, c'est-à-dire le manque vivant que nous sommes. Puisque ceux qui sont les émetteurs de ce message inscrit, préinscrit pour eux et qui les anime, nous ne faisons que vocaliser en tant qu'instrument ; vouloir changer quoi que ce soit à cet engramme quand il est culturellement partagé, c'est prendre beaucoup de risques. »

Voilà une partie de ce que je voulais vous dire. Il y a bien d'autres choses. Dans les discours qui sont tenus sur le narcissisme ici et ailleurs, on se

2. Georges Brassens, *J'ai rendez-vous avec vous*, Robert Laffont, 2016.

méprend lorsqu'on considère le narcissisme comme s'il était seulement pensable chez l'adulte en dehors de ce que son enfance met en acte aujourd'hui. Il a plusieurs fois été question d'enfant, mais c'est, autre remarque, à tort qu'on se limiterait au bébé ; c'est de l'enfant qu'il s'agit. Se limiter au bébé prête à confusion. Dans la clinique avec les adultes, ce sont des enfants que nous recevons, des enfants qui viennent faire état de leur narcissisme blessé.

Dans la cure, le narcissisme infantile est remis au travail, le narcissisme dans ce qu'il a d'infantile ; c'est ce que je tente de faire entendre. Personnellement, cela me dérange beaucoup de considérer le narcissisme de l'adulte sans plus, parce que ce n'est pas ce qui s'entend dans la clinique. Ce qui s'entend c'est un narcissisme infantile, blessé, boiteux, déficient. C'est la persistance de cette situation que le patient vient dénoncer, il vient déposer plainte, dérouler les avatars voire les graves manquements qui le traversent. Ceux et celles qui se prêtent à l'association libre sur le divan ont parfois cinq ans tout au plus.

Un adulte, déposé par son chauffeur à la séance déclare, ce fut la toute première phrase sur le divan : « J'ai toujours eu ma mère derrière moi ». Pas même une petite dénégation. Le narcissisme, c'est *l'infantile* chez l'adulte. Il est intolérant à l'altérité.

Ceci éclaire des récits étonnants dans la cure, indicibles, autrement inaudibles. Il en va ainsi d'un cas de la réminiscence sur le divan par un adulte, réminiscence relative à la vie intra-utérine. Un patient a retrouvé des sensations tactiles précises relatives à la présence de son frère jumeau ; il situa cette perception avant sa naissance. Leur jumeauté n'était pas avérée pour le gynécologue, l'accouchement fût considéré terminé et le seul prénom choisi attribué à l'enfant paru. Une soudaine complication intervenue chez la mère vit surgir un jumeau inattendu, le patient sans nom. Dénier très particulier que ce déni de jumeauté. La cure-type psychanalytique rendit la vie de ce patient particulièrement sensible beaucoup plus apaisée même s'il demeura persécuté par toute forme de voisinage émettant des ondes clairement perceptibles par lui. Ce n'était plus au point du passage à l'acte.

Il est important de considérer *l'infantile* du narcissisme, de laisser au patient le temps de le déplier, de l'énoncer patiemment dans le transfert. La cure peut dans certains cas engager une reprise ayant valeur de raboutage pour ce qui se présente comme invalidité narcissique, hypertrophie ou atrophie. Une description précieuse des moments qui président à l'avènement décisif de la structure sont bien écrits dans le livre de Jean Bergès, en collabo-

ration avec Balbo, que nous sommes plusieurs à avoir cité aujourd'hui : « Psychose, autisme et défaillance cognitive chez l'enfant » paru chez Erès (édition 2010).

Les extraordinaires échanges entre une mère et son enfant, enfin celle qui a mis au monde l'enfant et jusqu'à présent, c'est encore une femme qui le fait et qui généralement adopte cet enfant. Il y a un travail précoce dont on nous a déjà parlé plusieurs fois. J'en reprendrai juste quelques éléments dans un instant. Ceci pour vous dire que ce travail est à l'œuvre également dans les cures avec des adultes. Je veux dire, c'est à nouveau à l'œuvre, à l'œuvre au sens d'un progrès possible, d'un retour sur les impasses et d'un passage, d'un relais vers le dépassement des impasses qui peuvent intervenir dans cette transmission du grand Autre maternel par la mère, par le « père-mère » de la préhistoire infantile.

C'est pourquoi je pense à propos de Léonard de Vinci, qu'on n'a aucune idée de la manière dont sa mère a été mère. Il est certain qu'il lui a été laissé la liberté d'une curiosité hors du commun et d'une liberté créative réelle dans tous les registres de la vie de l'époque. Quant à la sublimation de ses pulsions sexuelles, loin d'être établie, c'est plutôt l'inverse qui est avéré. En revanche, on connaît bien, vous avez lu je dois supposer ce livre sur les méthodes du père du président Schreber pour n'avoir aucune difficulté à imaginer qu'il soit devenu le psychotique que nous connaissons par ses mémoires.

Donc voilà. Ni particulièrement pathologique, ni particulièrement euphorique, le narcissisme est entrée dans la vie, transformation autour d'un point d'arrimage et de repérage que sont pour l'enfant, les parents, l'analyste, l'institution, le Grand Autre ; on pourrait ajouter le citoyen, l'analysant, sa famille, la politique, le monde. L'investissement de l'enfant par sa mère dans le scénario qui préside à la naissance, où opère la mère qu'on le veuille ou non, constitue la première pierre du fondement de l'amour de soi. La mère accepte de recevoir cet enfant et de ce père qui est là, on peut difficilement avoir preuve plus manifeste du passage d'un père pour ce bébé. Il y a un investissement de cet enfant, investissement, quel qu'il soit, décisif pour ce petit homme. Dès la naissance des êtres parlants, tout sera dans le langage, même les non-dits, les silences, l'abstention, le mutisme, la surdité est encore dans le langage. Ils sont en outre dans la langue maternelle et pas dans une autre langue. Il en découle une particularité non négligeable de cet investissement amoureux d'un bébé, c'est que cela lui servira de boussole. Ce sera à la fois ce désir-là avec un équilibre d'amour

ou de haine, dans une langue singulière. L'investissement de l'enfant par sa mère, que ce dernier soit fait de la plus grande haine, du plus grand amour, de l'indifférence ou du déni, aura valeur narcissique absolue. C'est dramatique ; c'est quelque chose qui ne s'efface jamais mais peut se lire autrement. Cela restera l'étalon pour la vie de ce petit être et plus tard, de sa vision du monde ; il cherchera toute sa vie dans les situations, les objets, la répétition ou la condition de cette incident de sa conception qu'a été le désir maternel qui l'a vu naître et faire ses premiers pas. Ce petit être, né béat ou malheureux passera sa vie à chercher une issue positive ou à confirmer la position dans laquelle il se trouve. Le narcissisme, c'est cela.

Etre l'enfant chéri, n'est pas un cadeau ; il faudra ramer toute sa vie pour le rester. Celui qui a été le premier devra continuer de l'être à tout prix. C'est un incident majeur sans paroles explicites dont les effets se poursuivent par l'incidence des traits récurrents du désir par lequel nous avons été agrafés ; le sujet entre ainsi en quelque sorte tout bêtement dans la légende de sa vie ; de l'autisme au génie, une frappe se donnera à entendre d'un trait incompréhensible sans le narcissisme qui est aussi obstination à la répétition de l'identique. Il n'est pas question ici du Narcisse d'Ovide et nous l'avons cité, Bergès reprend les métamorphoses d'Ovide où il indique clairement, Bergès insiste le plus lourdement, pour dire que ce dont Narcisse est amoureux, c'est d'un autre. Quand il s'aperçoit que c'est de lui-même qu'il s'agit, sidéré, il tombe dans l'eau et se noie. Dès le départ c'est dramatique et pas euphorique.

De ce dont parle Jean Bergès je vous en dirai quelques passages seulement ici ; il importe de reprendre ce thème ultérieurement. Le message général est le suivant. Il se passe quelque chose entre une mère et son enfant et même « rien » n'est pas sans conséquence. Ces moments précoces contribuent au fondement du narcissisme. C'est là qu'il se structure durablement.

Ainsi lorsque une mère attend un sourire de la part de son enfant, elle se trouve propulsée hors de la place de la *chose*, hors de *l'objet* même car la même mère dispense ainsi à l'enfant un crédit, une anticipation, elle lui fait don de la capacité de sourire, dans le cas où elle demande de sourire. « En lui parlant de sa demande d'un sourire, une mère envoie des signifiants d'un lieu qui est le sien, de ce lieu advient le Grand Autre où, trésors de ce qu'elle a à dire, la capacité de l'enfant à accepter l'autre nécessitera un délai. C'est alors à chacun d'eux, la mère et l'enfant, qu'il faut supposer un Grand Autre.

L'altérité du grand Autre de la mère et du grand Autre de l'enfant n'est possible qu'en passant par le transitivity chez la mère, une identification transitive accompagnée des signifiants fournis par la mère sont ce qui permet à l'enfant de dépasser un rapport imaginaire, de traverser le mimétisme, l'imitation.

C'est encore la mère, celle qui a enfanté et adopté un enfant qui lui fera don d'autres dimensions nécessaires au narcissisme telles que l'altérité. Ainsi, ce qui est extérieur au Moi peut être investi à condition que la mère ne soit pas détruite. Il faut que l'enfant puisse investir ce qui est en dehors de son moi et qui se trouve défendu par les pulsions de conservation. Il ne peut le faire qu'en investissant sa mère malgré la nécessité de la placer elle aussi en dehors de son moi. De cette manière, *le transitivity délivre ce qu'il comporte de symbolique*.

De cet extérieur, le grand Autre reprend tout le symbolique transmissible, le trésor des signifiants, par le discours que la mère va tenir à son enfant. Le grand Autre se soutenant de lui-même comme lieu constitue l'altérité. Alors seulement l'enfant à accès à l'autre familial, au reflet dans le miroir mais le miroir introduit d'autres dimensions.

Je vais en rester là aujourd'hui et terminer, Anne, sur une remarque, celle d'un enjeu qui devrait faire l'objet de nouvelles journées d'études : la question de la transmission de la psychanalyse qui me paraît entérinée aujourd'hui ; pas du tout dans la cure type ni dans l'écoute qu'on peut donner du langage et où on circule partout, et même le sauvetage des gens les plus violents ou les plus démunis ; mais si on peut un jour aborder ces questions, je ne peux m'empêcher d'être étonnée par le fait que le féminin maternel ait une place aussi importante et décisive dans la petite enfance et de constater, c'est un fait, de constater que dans la suite le monde est structuré par une logique pratiquement, exclusivement pourrait-on dire, masculine. Ce qui, si vous voulez est indépendant du sexe propre de chacun des intervenants.

Tissé par les mères, le narcissisme infantin partira au pays du père, où la censure préférera faire croire que l'on parle « homme blanc » et qu'il en a toujours été ainsi. Pliages, coupures, rabouages, l'ouverture à la topologie est un trait de génie chez Lacan. Elle est particulièrement expressive de la nécessité de nous démarquer d'un narcissisme imaginaire singulièrement empêtré dans la langue de l'homme blanc, qui a toujours eu sa mère derrière lui.